

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE. COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.
 { " 14 " six mois.
 { " 7 50 " trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et C^o, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, BULLIER et C^o pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 26 Mai 1866.

BULLETIN.

Le ton des informations du jour est favorable au projet de congrès. La Correspondance Havas assure que les propositions des trois puissances neutres ont été expédiées hier de Paris, de St. Pétersbourg et de Londres aux gouvernements de Prusse, d'Italie et de Vienne.

Tout ceci n'est qu'un préliminaire. C'est lorsque le congrès sera réuni que les difficultés se montreront avec une intensité dont il faut dès à présent tenir le plus grand compte.

Malgré les bruits relativement pacifiques qui prévalent pour le moment, on ne suspend point, au contraire, les préparatifs de guerre en Allemagne et en Italie.

Les enrôlements garibaldiens se poursuivent sur la plus vaste échelle.

Il n'est pas hors de propos de faire connaître la juste mesure de « l'enthousiasme » que les populations italiennes apportent à se préparer à la guerre, enthousiasme dont certains journaux nous font un tableau si pompeux. Voici ce que nous lisons dans une lettre particulière, écrite de Florence le 23 mai :

« Les enrôlements garibaldiens ont commencé hier. Il y a eu foule jusqu'à midi sur le quai de l'Arno, où se font les inscriptions. Je m'y suis arrêté un instant ; je n'ai pas remarqué de signe d'enthousiasme ; mais il y avait empressement pour passer avant les autres. Beaucoup de ces braves gens sont des ouvriers sans ressources ; ils attendent ici, depuis plusieurs jours ; ils demandent à être enrôlés de suite, parce qu'ils n'ont ni pain ni gîte. »

L'auteur de la lettre ajoute : « On fixe toujours à la fin du mois le commencement des hostilités, et tout ce qui se passe fait croire que cette date est vraie. Les nominations de presque tous les officiers des corps de volontaires ont été publiées, les régiments seront complètement organisés samedi, et Garibaldi doit arriver à la fin de la semaine. »

On mande de Constantinople que le

gouvernement turc, lui aussi, se livre à de grands préparatifs militaires. Cinquante mille hommes sont échelonnés au bord du Danube. Ces jours derniers, on a dirigé sur Varna deux bateaux à vapeur chargés de troupes et d'artillerie. La nouvelle d'une irruption en Moldavie, contestée hier, pourrait bien être vraie demain.

Une correspondance de Berlin annonce l'arrivée à Varsovie du Czar Alexandre qui veut se tenir assés près des événements dont l'Europe est appelée à être le théâtre.

Stephens, le chef des féniens d'Irlande, est arrivé à New-York où il a été l'objet d'une réception enthousiaste.

En France, on mène plusieurs choses de front. Les préoccupations politiques n'empêchent pas de songer aux affaires locales. Ainsi, les concours régionaux sont plus brillants, plus animés encore cette année que les précédentes. La seconde série est ouverte depuis quelques jours. M. le ministre des travaux publics, du commerce et de l'agriculture va présider, à Chateauroux, la distribution des prix du concours régional des départements du centre. Dans le Berri et ailleurs, on voit à ces fêtes du travail et de l'intelligence des sénateurs, des députés, d'autres notabilités militaires ou civiles, venant honorer les efforts de leurs concitoyens.

J. REBOUX

REVUE DES JOURNAUX.

Le Constitutionnel publie, sous la signature de M. Boniface, un nouvel article sur les négociations entamées en vue du maintien de la paix. Cette feuille s'étonne de la « légèreté » avec laquelle certains journaux parlent des démarches en ce moment tentées :

« Ils n'hésitent pas à en prédire, à en affirmer d'avance l'insuccès, poursuit le Constitutionnel. A les entendre, l'opinion publique ne devrait se préoccuper aucunement des efforts qui peuvent se faire pour la réunion d'une conférence, et les puissances mêmes qui s'en occupent ne prendraient pas au sérieux leur entreprise... »

« La France était seule d'abord à désirer

le rétablissement de la paix, quand elle la proposa, après la prise de Sebastopol, à l'Angleterre et à la Russie et la paix a été rétablie. Elle était seule à voir avec regret la guerre qui allait éclater entre la Suisse la Prusse ; et la guerre a été évitée.

« Pourquoi le succès serait-il plus impossible aujourd'hui, quand la France a pour associés, dans son œuvre d'intérêt européen, l'Angleterre et la Russie.

« Et qu'on ne vienne pas dire que la France, l'Angleterre et la Russie elles-mêmes ont peu de foi dans l'œuvre qu'elles n'auraient tentée que comme pour une sorte d'acquiescement de conscience. Non, trois gouvernements aussi haut placés en Europe, disposant de si grands moyens d'influence, n'entreprennent pas une œuvre si grave et si chère à tant d'intérêts, sans être décidés à y employer tous les moyens de succès. Nous en sommes, pour notre part, convaincus et nous n'hésitons pas à l'affirmer : les cours de Londres et de Saint-Petersbourg, comme le gouvernement de l'Empereur, veulent sincèrement le maintien de la paix, et leur union, qui l'atteste, garantit aussi l'énergie de leurs efforts pour épargner à l'Europe les malheurs incalculables de la guerre qui se prépare. »

Le Journal des Débats répond ainsi au journal officieux :

« La principale question du moment est celle du Congrès. Le mot est peut-être inapproprié, car on n'en est encore qu'aux simples communications, mais on a l'espoir de voir s'ouvrir bientôt la phase des négociations et d'arriver même jusqu'aux conférences. En attendant, le Constitutionnel, qui paraît être le héros d'armes du Congrès, gourmande ce matin les journaux qui ne sont pas tout à fait convaincus que l'intervention diplomatique dont il s'agit puisse lever tous les obstacles qui s'opposent au maintien de la paix et c'est parce qu'ils ne veulent pas croire légèrement au succès de cette intervention que le Constitutionnel leur reproche d'être légers. Mais, tout en les gourmandant ainsi, ce journal, qui devrait prêcher d'exemple, avoue que ce succès, auquel il veut que l'on soit tenu de croire, n'est pas du tout certain, de sorte qu'il montre lui-même quelque légèreté, et en même temps un peu d'inconséquence. »

Le Monde, après avoir fait observer que ce n'est plus d'un Congrès qu'il s'agit et qu'on ne parle plus que d'une conférence dont le rôle n'aurait rien de minime

ajoute, sous la signature de M. Vignault :

« Les trois puissances n'entendent pas, cela est désormais officiel, se constituer en arbitres du différend, bien moins encore en juges, ce qui exclut toute intention d'imposer par la force les solutions que la conférence, si conférence il y a, pourrait adopter. Cette intervention revêt modestement le caractère d'une consultation judiciaire. Les esprits les plus portés à la confiance sont frappés de la disproportion qui existe entre le mal et le remède. »

On lit dans le Siècle, sous la signature de M. Louis Jourdan :

« Les diplomates en prennent vraiment par trop à leur aise, et les journaux, qui nous parlent si longuement des lenteurs de la procédure diplomatique, ne semblent pas se douter, de la situation désespérée, ruineuse, où sont engagées les finances autrichiennes, prussiennes et italiennes. Ces quinze cent mille hommes armés qui n'attendent qu'un signal pour se précipiter sur les champs de batailles, ces chevaux, ces canons, ces munitions, ces approvisionnements immenses absorbent chaque jour la substance et les épargnes de vingt peuples. Toutes les affaires sont suspendues, tous les intérêts sont menacés, le travail s'arrête sur tous les points à la fois. Depuis que ces grands conflits, comme autant d'épées de Damoclès, sont suspendus sur nos têtes, ce n'est pas trop que d'estimer à deux milliards de francs les dépenses et les dommages qu'ils ont déjà occasionnés. Chaque jour, en Allemagne, en Italie, en Autriche, plus de quinze millions sont jetés dans un gouffre qui ne les rendra jamais. Les forces vives de chaque nation sont paralysées, les bras les plus jeunes et les plus vigoureux, arrachés à la charrue et aux ateliers, sont inproductifs, et vous venez nous parler de procédures diplomatiques, et vous trouvez qu'il faudra monter au Capitole si, du 10 au 15 juin, les membres de la conférence peuvent se réunir ! »

L'Époque démontre (et beaucoup seront de son avis) que la France doit conserver une sage réserve dans les conflits qui agitent l'Europe :

« La guerre, dit le journal que nous citons, est un de ces grands jeux de hasard où il est prudent de se retirer quand on a été une fois favorisé par le sort. Aussi bien, lorsqu'elle n'est point nationale et défensive, comme les premières guerres de la révolution, lorsqu'elle n'est point absolument nécessaire et politique comme la première guerre de l'Empire actuel, la

guerre même heureuse, a toujours plus d'inconvénients que d'avantages. Qu'on nous dise quels fruits sérieux la France recueillerait des abominables sacrifices que lui coûterait son intervention armée dans le conflit européen. De l'influence ? elle en a trop ; du crédit ? elle augmenterait sa dette ; un territoire ? elle anéantirait l'Europe contre elle ; des alliés ? elle aura fait tous ses alliés assez puissants pour qu'ils deviennent ses ennemis. De la liberté ? hélas ! ce serait une compensation que nous trouverions peut-être suffisante ; mais il est démontré aujourd'hui que la guerre et la liberté sont incompatibles. »

De son côté, la Patrie croit que le Congrès ne peut aboutir qu'à un dénouement favorable aux intérêts européens :

« Deux alternatives sont en présence, dit elle : ou bien par l'échange des idées, les dissidences s'effacent dans le Congrès, les diplomates trouveront moyen de concilier les prétentions opposées, et, par suite, de résoudre les questions pendantes : — ou bien l'accord ne sera pas unanime, et alors il sera du devoir du gouvernement français de prendre une attitude décisive, de faire connaître au Corps législatif tous les efforts qu'il aura tentés pour conserver la paix et de lui demander son concours. »

« Si, alors, se manifestait la nécessité d'une grande démonstration en faveur de la cause la plus juste, la France pourrait encore, par son influence, prévenir une collision européenne. »

« On sait que, grâce à l'organisation de la réserve, en quatre jours, la France peut mettre sur pied 600,000 hommes exercés et équipés. Cette force imposante, armée non pour entreprendre des conquêtes, mais pour amener une solution prompte et efficace, pourrait acroître la gloire de l'Empire, sans faire courir au pays les hasards de luttes gigantesques. »

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Francfort, 24 mai. La Diète a adopté à l'unanimité la proposition des Etats représentés à la conférence de Bamberg. L'Autriche et la Prusse ont déclaré qu'elles feraient connaître à la prochaine séance dans quelles circonstances elles seraient prêtes à désarmer. La Prusse a accompagné son vote d'une déclaration portant en substance qu'on pouvait s'attendre à ce que le Wurtemberg

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 27 MAI 1866.

N° 1.

LE FILS DE L'USURIER

I.

C'était un dimanche d'été, à cette heure de la soirée où une partie de la population parisienne, après une journée passée à la campagne, regagne la barrière et ses foyers. C'était le quart-d'heure de Rabelais pour les dîners sur l'herbe, lorsque chaque famille se cotise pour payer l'écot, le moment d'insolence des conducteurs de remises et de cabriolets, si obséquieux quelquefois dans l'enceinte de la ville. Jamais, il est vrai, une si grande quantité de promeneurs n'avait envahi les poudreux environs de Paris ; la journée avait été superbe, pas un nuage n'était venu cacher le soleil qui se couchait en ce moment derrière les bois de Saint-Cloud, et des groupes joyeux de femmes et de bons bourgeois endimanchés se dirigeaient vers le centre commun, après avoir respiré l'air pur de la campagne pour toute une semaine.

Cependant, dans une prairie voisine de Meudon, sur le bord de la Seine, loin du passage bruyant des voitures et des citadins en gilet, une petite famille, qui, depuis plusieurs heures sans doute, avait établi son camp dans cet endroit solitaire, ne songeait pas encore à se retirer. La rivière, à son niveau le plus bas, laissait échapper les fraîches émanations des mousses aquatiques ; des libellules vertes et blanches papillotaient encore au-dessus des fleurs blanches et flottantes de la renoncule fluviale, des ablettes aux éailles d'argent sautillaient hors de l'eau ; des hoches-queues jaunes et noires piétinaient en chantant sur la vase pour chercher des versisseaux ; la véritable et belle nature, tourmentée sur tous les autres points du voisinage par la main de l'homme, semblait étaler furtivement dans ce coin oublié ses plus frais épisodes, ses plus naïves beautés, et n'eussent été les maisons blanches qui s'élevaient çà et là entre les arbres sur les deux rives du fleuve, n'eût été le murmure sourd du grand chemin qui s'étendait à deux cents pas en arrière, n'eût été surtout la longue traînée de fumée noire que venait de laisser à l'horizon le bateau à vapeur de Saint-Cloud, on eût pu se croire bien loin de la civilisation et des vanités humaines.

Le petit groupe pour qui cet Eden privilégié semblait avoir tant de charmes se composait de trois personnes, deux femmes dans lesquelles il n'était pas difficile de reconnaître la mère et la fille, quoique l'une fût jeune et jolie et que l'autre eût perdu depuis long-temps sa fraîcheur et sa jeunesse, puis un homme d'une soixantaine d'années qui pêchait à la ligne avec toute l'attention qu'il est possible de donner

à une pareille occupation. Ces deux femmes avaient la mise simple et peu coûteuse de deux petites bourgeoises plus honnêtes que fortunées ; la mère était vêtue d'une robe d'indienne de couleur foncée et peu voyante, dont l'étoffe n'avait pas dû coûter primitivement plus de vingt-cinq sous l'aune ; un châle noir étriqué, un col de tulle que la bonne dame avait peut-être brodé elle-même, un chapeau de gros de Naples de la nuance de la robe complétaient ce costume, dont la propreté et la fraîcheur étaient telles qu'on pouvait raisonnablement supposer qu'il ne servait pas tous les jours.

La jeune demoiselle était mise avec autant de simplicité quoique avec plus d'éclat que sa mère. Une robe rose en percale, une écharpe de crêpe blanc, une capote de batiste sans fleurs dessus ni dessous la passait, faisaient ressortir une taille fine et gracieuse, une visage frais, régulier et plein de douceur. Elle était assise toutes les deux sur l'herbe nouvellement coupée, au pied d'un grand peuplier qui les avait abrités pendant le jour contre les rayons trop ardents du soleil, conjointement avec un vaste parapluie de fani le qui gisait en ce moment tout ouvert derrière elles pour les protéger contre les saute-herbes verts de la prairie.

La mère lisait attentivement un livre qu'elle avait apporté ; quant à la jeune fille, elle semblait exclusivement occupée des captures que faisait le pêcheur à quelques pas d'elle, et à chaque petit poisson qui fretillait au bout de la ligne du vieux bonhomme, elle poussait un cri de joie, en s'écriant avec naïveté :

— Ah ! papa, que vous avez de bonheur à la pêche aujourd'hui !

Or, ce vieillard, qui n'avait pas de bonheur à la pêche tous les jours, était un de ces types parfaits du petit bourgeois parisien à qui les humbles jouissances suffisent, car il n'est pas habitué à en avoir de grandes. Ses yeux rouges et fatigués, derrière les lunettes d'acier qui les abritaient, avaient dû s'affaiblir en parcourant les longues colonnes de chiffres des factures commerciales ; sa taille voûtée avait dû se courber par l'habitude de compulser des livres de caisse ; c'était l'atmosphère lourde et malsaine d'une arrière-boutique qui avait donné à son visage la teinte pâle et malade dont il était couvert ; et si, à voir son col de chemise empesté, qui dépassait de deux pouces au moins sa cravate blanche, sa redingote bleue qui lui a fait jusqu'à mi-jambe, son gilet de pique ja matre, son pantalon de nankin qui ne descendait guère plus bas que la redingote, tout ce costume tant soit peu hétéroclite et insoucieux de la mode, quelque merveilles, passant de ce côté, avait murmuré en ricanant : voilà un épicière, un observateur plus sensé et plus juste eût pu dire en examinant la candeur et la probité peintes sur ses traits : voilà un honnête homme. Il est temps enfin de s'apercevoir que souvent de nos jours on a regardé ces deux mots comme synonymes.

Quoi qu'il en soit, le paisible personnage qui, sous les yeux de sa femme et de sa fille, se livrait à ce naïf déassement, semblait fort indifférent à l'opinion qu'eussent pu prendre de lui les passants, s'il y avait eu des passants dans cet endroit écarté. Assis sur un amas de joncs et de roseaux, qu'il avait préalablement recouvert de son mouchoir, les yeux fixés sur le morceau de liège qui indiquait le mouvement

imprimé à l'hameçon, il ne remuait que pour changer l'appât de sa ligne ou pour retirer de l'eau le fretin pris au piège, et quand ce dernier cas arrivait, sans prononcer une parole en réponse aux observations de sa fille il se contentait de la regarder d'un air de triomphe, puis il reprenait sa pose méditative, indifférent en apparence à ce qui se passait autour de lui.

L'heure était favorable pour la pêche, et ni le vieillard ni sa famille ne paraissaient songer qu'on avait une longue route à faire pour retourner au logis. Mais la soirée était si claire, l'air si tiède encore et si délicieux, enfin le bonheur du vieillard à l'égard des goujons de la Seine était si constant, qu'il eût peut-être prolongé quelque temps encore son innocent plaisir, sans un léger incident qui manqua d'avoir des suites fâcheuses pour sa bonne humeur.

Nous avons dit que la petite société était assise au pied d'un peuplier isolé qui baignait ses racines dans le lit même du fleuve ; ce fut cet arbre, si agréable jusque-là par l'ombre fraîche qu'il avait donnée à la famille, qui fut la cause d'un désastre dont peut-être, hélas ! le lecteur ne comprendra pas toute la gravité. Depuis quelques instants le vieux pêcheur observait avec anxiété les oscillations rapides, quoique légères, imprimées au liège indicateur ; son expérience lui avait fait deviner que le poisson qui attaqua ainsi l'appât n'était pas et ne pouvait pas être un des mirmidons aquatiques dont il faisait son ordinaire. En effet, le liège disparut tout à coup sous l'eau, emporté avec une vigueur de bon augure ; le vieillard, tout tremblant d'émotion, releva